

# JEUX D'ÉCRITURE POUR RESTER EN LIEN

mercredi 25 mars 2020

## Une histoire avec début et fin imposés

« Il est cinq heures du soir.

Paris est comme endormi : pas un bruit.

Paule, allongée sur son lit, depuis le début de l'après-midi pense ou plutôt rêve....

Il est là tout proche, souffle ses mots d'amour dans son cou accueillant. Comment a-t-elle pu s'habituer à son absence ? Depuis combien de temps ne se sont-ils plus vus, sentis, touchés ? Une semaine, un mois, un an, une décennie, elle ne sait plus. De toute façon, ça n'a aucune importance puisqu'il est là, définitivement à ses côtés. Le cauchemar s'achève. Elle miaule dans son sommeil et tourne la tête, emplie de sa présence. Elle prend quelques secondes avant de comprendre. Elle est seule, dans son lit, à Paris.

L'avion décolle dans deux heures. Ses bagages sont enregistrés, sa valise l'attend devant la porte. C'est jouable ! Après tout, elle est marathonnienne. Courir un peu, dévaler les escaliers du RER ne lui font pas peur ...

Paule, essoufflée arrive à l'aéroport.

Trop tard, l'avion vient de décoller.

Elle regarde s'envoler son rêve.

Ethel

Depuis peu, il se réveillait la nuit, sondait le noir, le cou tendu pour entendre les sons qui d'habitude ronronnaient dehors. Là, c'était le vide, rien. Ils étaient tous partis. Même les bombinements harassants des avions avaient fait place au silence.

Son fils n'était plus dans son lit. Peut-être à la cuisine, en train de voler (voler ! Il s'en voulu de penser ainsi) un peu de nourriture ? Il ne restait plus grand chose... Il parcouru l'appartement à la lumière de son portable, le cœur battant. Augustin, cria t il, Augustin ! Une frénésie le prit, il lui fallait sortir, il étouffait, soudain. Il courut dehors, en pyjama, dans le froid, qu'importe. Augustin !

J'ai aimé cette séquence. Le film se déroulait, faisant écho aux souvenirs d'événements bien réels de mon enfance. L'affolement de mon père, ce sentiment délicieux d'être capable de provoquer en lui ce tumulte, ce chaos. Etait ce possible ? Je l'observais de ma cachette, lui décomposé, hurlant malgré les consignes. Il prenait des risques. Moi aussi j'en avais pris. Nous étions quitte.

Installé fermement sur mon siège cramoisi dans la salle confortable, je revivais ma guerre. L'homme sur l'écran était allongé sur un enfant étendu sur une pelouse très verte, sous la pluie, entouré de soldats. L'enfant, comme perdu dans un rêve, fit un geste pacifiant et l'homme lui prit les mains. **Aveuglé par la lumière des projecteurs, il tentait de sourire, mais sa mâchoire restait comme bloquée. Il se leva doucement et embrassa son fils. C'était fini.**

Nadia

Ce matin le colibri s'est dit « Et si je faisais pipi dans le nid du ouistiti. » Ce qui fut dit fut accompli.

L'oiseau fit le gros dos alors qu'on lui adressait des gros mots. Grosso modo, le singe l'accusait de tous les maux.

Jamais il ne plu à aucun individu de se faire uriner dessus par un tel hurluberlu. Quelle déconvenue. Le coupable serait reçu !

Mais le macaque ravala ses sarcasmes en constatant l'embarras de son camarade. Après un tas de bravades, il se

calma, et finalement ne le sermonna pas.

Quelle personnalité élevée il avait pour ainsi pardonner à ce perfide né. Mais telle était la grâce innée de ce marmouset particulier.

Le colibri, tout réjoui de ce bon esprit, se sentit mis en appétit. Il offrit à son ami un jus de fruit et des biscuits, à déguster en sa compagnie. C'est qu'il était presque midi !

Comme des sots, ils en burent trop. Le jus de pavot a des effets rigolos... Nos deux héros devinrent idiots. Ils virent trois cent crapaud crapoter leurs chapeaux en buvant du Bordeaux avec un gros sumo...

Une fois repus (et redescendus...), nos deux parvenus, revenus à plus de vertu, résolurent d'un projet inattendu, et jamais vu.

Un voyage astral. Une ascension dans l'espace sidéral. L'accomplissement acclamé d'une aspiration astronomique.

Une heure après, ils étaient prêts. Tout près du sommet, en arrêt sur une arrête, effrayés mais déterminés, ils se serrèrent, puis s'envolèrent.

**Du pic du midi, avant la nuit, les deux amis s'esquivèrent dans l'infini.**

**C'est inouï !**

Aline

**Ce matin le colibri s'est dit « Et si je faisais pipi dans le nid du ouistiti ? »**

Quelle hérésie!

Mais illico il bondit, hardi, incognito.

Et voici qu'il ourdit un bruit atypique, comme un couic, c'est la panique!

C'est Louis le ouistiti, ahuri, quasi hystérique, qui s'est saisi du cui-cui pas très hygiénique. C'en est fini pour lui.

«Il suffit! s'écrie Louis, cette idiotie se produit quasi tous les jeudis! Sirote cet élixir mi-kiwi mi-pissenlit, et ta vessie deviendra plus polie!»

«Quelle idée de génie, quelle diplomatie!» admis le colibri.

C'est ainsi qu'un colibri un rien hippie et un ouistiti nommé Louis devinrent amis, burent des daïquiris et planifièrent de faire du ski au Chili.

**Du pic du midi, avant la nuit, les deux amis s'esquivèrent dans l'infini. C'est inouï.**

Rachel

**Ce matin le colibri s'est dit «Et si je faisais pipi dans le nid du ouistiti»**

Une, deux, trois gouttes après, le parfum du petit pipi s'éleva,

fit un bibi à l'atmosphère et plic, une dernière goutte et les belles odeurs des fleurs butinées remplirent le nid

du micro singe. Le ouistiti arriva et sentit. il huma et aima .»Oui, c'est du Givenchy «se dit-il. «Ne sois pas

grossier «se répondit-il et son rire hihhi fit venir le colibri .»Oh, un hélicoptère «dit le mammifère .»non , un

colibri «dit le plus petit .»Je suis Titi le ouistiti «sourire «le ouistiti «sourire .»un ouistiti?» sourit le plus petit .Il

y eut comme un flash dans l'air .C'était l'amitié qui naissait pour la vie, pour la vie, je te dis.

**Du Pic du Midi, avant la nuit, les deux amis s'esquivèrent dans l'infini. c'est inouï!**

Hervé

**Ce matin le colibri s'est dit « Et si je faisais pipi dans le nid du ouistiti »**

Et si je mangeais un kiwi dans son lit, tout est permis m'a dit Jean Louis.

Sans ironie fini d'être ennemis, je suis petit, il est joli, soyons unis

**Du pic du midi, avant la nuit, les deux amis s'esquivèrent dans l'infini.**

**C'est inouï**

Véronique

Il descendit de sa décapotable grise. Il avait mal à la tête depuis la veille, un mal de tête lancinant qui ne le lâchait pas. Le bruit de la portière percuta douloureusement sa nuque. Il tourna néanmoins la tête pour vérifier que personne ne le suivait, puis s'avança dans le soleil : le tricycle était là où Manon avait dit l'avoir déposé. Quelle idée, ce tricycle ridicule, la petite avait 8 ans et fonçait sur son vélo. Mais Manon avait perdu le sens commun, enfin au moins elle se souvenait où il était. Il l'aurait bien abandonné là, dans un fossé, mais en grommelant, il s'en saisit et le mit dans le coffre de la Floride qu'il ferma doucement. La sensation d'être observé revint. Il n'avait pas vraiment fait attention en quittant la villa, sa tête le faisait trop souffrir. Pourtant il connaissait par coeur le protocole, ça faisait tant d'années... Le soleil fut soudain masqué par un nuage, il sentit plus qu'il ne vit le mouvement derrière le muret qui bordait le champs d'oliviers. Il entendit à peine la détonation, il s'était déjà affaissé, quasiment évanoui, à côté de la voiture, s'écorchant le visage sur l'aileron arrière. Il s'en était fallu de rien, la balle avait traversé l'épaule et avec sa main, il pressait de toutes ses forces pour arrêter l'hémorragie qui commençait. Le tueur s'approchait doucement, la Floride le cachait. Il avait toujours dans sa poche son petit automatique, il réussit à l'extirper de son autre main. Il retrouvait ses réflexes, les gestes tant de fois répétés. Le soleil était du bon côté, il brillait à nouveau violemment, il fallait en profiter, sa seule chance. Ramenant ses jambes sous lui, il se redressa d'un bon et fit feu, au jugé. Atteint en pleine tête, le tueur se figea, le regard étonné, et tomba lourdement dans la poussière du chemin. Des pas précipités se firent entendre en provenance de la route, un appel, c'était Manon, elle avait aperçu la voiture dans le chemin. Sa femme, il se rendit compte à quel point il tenait à elle, et un serment se forma sur sa bouche, il allait arrêter, c'était encore possible, changer de vie, avec elle. Son mal de tête disparut subitement. **Il s'allongea sur le sol et sourit. De belles années en perspective... Un peu de sang coulait de la commissure de ses lèvres, mais cela aussi devrait s'arranger. Avec le temps.**

Laurence

Il descendit de sa décapotable grise. Il avait mal à la tête depuis la veille, un mal de tête lancinant qui ne le lâchait pas. Le bruit de la portière percuta douloureusement ses tempes. Il tourna néanmoins la tête pour vérifier que personne ne le suivait, puis s'avança dans le soleil : le tricycle était là où Manon avait dit l'avoir déposé. Un vieux tricycle pourri, il avait mal vieilli, cadre rouillé, sacoches usées. Un relent de passé vint traîner à sa porte, qu'il referma très vite. Ce n'était pas le moment. Puis il chuta lentement en avant, sur les genoux d'abord, face contre terre ensuite. Il ferma les yeux. Le rude gravier lui mordait la joue, il respirait mal. Un talon était venu peser sur sa nuque. Le lendemain matin, il passa à la banque : il était attendu à l'autre bout de la ville dans l'après midi pour payer ses dettes. Les sacoches du tricycle avaient bien sûr été vidées, et il n'avait plus qu'à régler la note. Manon ne lui serait d'aucun secours. Elle l'avait poussé hors de sa vie. Il faut dire qu'il avait fait ce qu'il fallait pour ! Sa malette pleine de billets à la main, il traversait un jardin public, bien entretenu, luxuriant. La vie dégorgeait sa sève, les oiseaux trillaient avec ardeur. Il avait, dans la bouche un goût de cendres. **Il s'allongea sur le sol et sourit. De belles années en perspective... Un peu de sang coulait de la commissure de ses lèvres, mais cela aussi devrait s'arranger. Avec le temps.**

Nadia

Il m'a paru désormais évident qu'elle vivait là, non loin de nous, probablement derrière les grilles de cette bâtisse grisâtre qui se prétendait château et qui abritait une poignée d'illuminés communautaires. On avait allumé des torches dans le jardin, des torches ! Il n'avait pas plu depuis des semaines ! Je me suis avancée sur la prairie – peut-on appeler cela une prairie ? sur le tapis jaune et usé qui faisait fonction de jardin, un vaste espace sans fleurs, un jardin exténué par l'été et planté de quelques arbres – je me suis avancée et j'ai vu un groupe de femmes et d'hommes discutant ardemment dans le soleil déclinant. De grands gestes punctuaient des phrases hachées, dont je n'entendais que très peu. L'un d'eux s'est tourné vers moi sans montrer d'intérêt particulier, puis s'est détourné. J'ai hésité à les rejoindre. Savais je seulement ce que je faisais là ?

Ma mère nous avait quittés il y a bien des années, mon père, mon frère et moi, et nous n'avions jamais su où elle était partie. Comme elle était devenue terriblement incohérente, envahissante et folle, ç'avait été plutôt un soulagement dans les premiers temps, soulagement assez vite remplacé par une sourde culpabilité, bien que nous ayons déployé l'arsenal habituel – ce n'était pas la première fois qu'elle disparaissait. Puis nous nous y sommes faits, mon père est mort, mon frère s'est marié et moi aussi.

Il y a quelque temps j'ai quitté mon mari. Je n'avais rien à perdre, nous n'avions pas d'enfant, je gagnais ma vie et je ne l'aimais plus. Sans le savoir, j'ai laissé ma mère occuper le devant de scène. Il m'est devenu vital, urgent, de la retrouver. C'est ainsi que de petits signes sont remontés à la surface : elle prenait souvent un certain chemin quand elle s'éloignait de la maison... elle revenait avec une odeur particulière de suif brûlé... l'espace dans la maison lui semblait toujours plus restreint, et elle s'en plaignait... Mes souvenirs devenaient tous les jours plus vifs et cuisants.

J'ai voulu faire le chemin à sa rencontre. Je suis partie dans la direction où la conduisaient ses pas. Une lumière a jailli, ce ne pouvait qu'être là, dans cette grande maison grise où se rassemblaient des êtres cabossés avec la vague complicité des maîtres du lieu. Toutes ces années... Et cette femme, là bas, est ce donc elle ? Elle me regarde. Elle sait.

Nous nous sommes assises et j'ai baissé la tête. Elle était partie, certaine que nous saurions où la retrouver. Seulement, nous, nous savions et nous ne voulions pas savoir, nous ne voulions pas la retrouver. Elle était là, maintenant, elle pardonnait. **Elle n'avait rien à perdre, les fous savent souvent des choses que les autres ignorent.**

Nadia

**Il m'a paru désormais évident qu'elle vivait là, non loin de nous .**

Enfin, nous avons repéré sa « maison » ? si l'on peut dire !

Cette femme nous intriguait parfois, nous effrayait aussi à d'autres moments. Elle se débrouillait seule et refusait la moindre aide extérieure. Elle ne s'adressait jamais à quelqu'un mais nous l'entendions monologuer pendant ses longues marches, il lui arrivait de rire, de se mettre en colère ou d'invectiver la terre entière, outrée par tout le gâchis qu'elle constatait un peu partout .

**Elle n'avait rien à perdre, les fous savent souvent des choses que les autres ignorent .**

Anonyme

Le coq est mort

**Il m'a paru désormais évident qu'elle vivait là, non loin de nous.**

Nous la voyions souvent se promener avec ses deux enfants et elle détachait son chien pour le laisser courir dans les prés avoisinants. Chaque fois que nous la rencontrions, elle nous faisait un signe de la main ou affichait un sourire amical.

Hervé et moi, nous venions d'emménager dans ce hameau calme et bucolique. Jusqu'au jour, le soleil à peine levé, un individu à moto, muni d'un mégaphone passa en trombe en chantant dans toutes les langues de sa connaissance : « le coq est mort, le coq est mort ». Ceci se reproduisait chaque matin à l'aurore. Mais qui pouvait bien être ce curieux individu ?

Une fin de matinée, nous vîmes la jeune femme promenant ses enfants et son chien. Nous engageâmes la conversation. Elle habitait dans une ferme qu'elle avait retapée avec son mari et qui était distante d'environ deux kilomètres de chez nous. Elle se prénomme Sophie et nous nous mîmes à discuter de choses et d'autres. Nous vîmes alors à mettre sur le tapis le problème du réveil matin, très matinal, auquel nous nous serions bien passés. Nous étions venus à la campagne pour goûter à la tranquillité des lieux, mais un curieux individu venait la troubler. Sophie nous raconta qu'elle avait le même problème et nous renseigna sur l'hurluberlu. C'était un certain Tanguy qui habitait les environs. La jeune femme lui avait touché un mot sur cette nuisance sonore. À ceci, il lui avait répondu qu'on ne tolérerait plus les coqs en zone rurale et qu'il s'était substitué à eux. Sophie avait tenté de le raisonner et il avait promis qu'il cesserait ce manège.

Les jours suivants, nous pûmes faire la grasse matinée et la vie campagnarde redevint reposante. Mais pas pour longtemps.

Dix jours plus tard, alors que nous dormions profondément, nous entendîmes une pétarade, puis un mégaphone qui hurlait : « bonnes gens, il est minuit, dormez bien. » La fois suivante, lorsque nous rencontrâmes Sophie, nous lui en parlâmes. Elle nous promit de tenter à nouveau de raisonner tanguy. Tout rentra dans l'ordre. Enfin, encore pour quelque temps.

Hervé et moi, nous commencions par nous ennuyer du peu d'animation qui nous était offerte. Nous nous dûmes qu'il était temps de nous organiser pour nous sociabiliser à nouveau. C'est alors qu'en cette saison hivernale, le fameux Tanguy reprit son activité principale : à la nuit tombée, en fin de semaine, la moto et le mégaphone reprirent du service. L'homme passait en trombe en chantant, dans toutes les langues de sa connaissance : « tout le monde aime le samedi soir et tout le monde danse, le samedi soir . » Nous n'avions pas le temps de sortir de la maison, afin de l'interpeller, qu'il était déjà loin.

Maintenant Sophie s'arrêtait régulièrement pour nous faire un brin de conversation. Nous parlions de choses et d'autres. Le sujet de Tanguy revint. Elle aussi commençait à s'ennuyer et cherchait la compagnie. C'est ainsi que nous découvrîmes que le fameux fauteur de troubles n'était autre que son mari.

**Elle n'avait rien à perdre, les fous savent souvent des choses que les autres ignorent.**

Liliane

**Il m'a paru désormais évident qu'elle vivait là, non loin de nous.**

Ce n'était pas la première fois que je la voyais.

Il y a quelques jours encore, je l'avais aperçue, dans les champs aux oliviers, elle dansait, dans une longue robe blanche. Ses mouvements étaient très vifs et saccadés. Elle paraissait comme possédée. Tournoyant dans un sens, puis dans un autre. Parfois, elle se mettait à rire très fort. Le plus étrange était qu'elle me fascinait. Ses longs bras, sa chevelure rousse, ses yeux en forme d'amande et cette voix si profonde.

Elle sentait la différence.

Était-ce quelque visiteuse extraterrestre, incantant ses semblables de la rejoindre à bon port ?

Ce jour-là, je rentrais chez moi, dubitatif.

Le journal annonçait, à la page des faits divers, la fuite d'une pensionnaire de l'asile des fleurettes, situé à quelques kilomètres de notre maison des bois.

On décrivait que la patiente était schizophrène et cherchait la « clé des champs », au zénith de ses délires de dédoublement.

Elle rendait des oracles aux mystiques des temps anciens et se croyait maitresse de la guérison des plaies de l'univers.

Quand je la revis, pas loin, je frissonnais.

J'hésitais entre l'envie de la dénoncer ou de lui offrir refuge. J'avais des lasagnes au blé noir et un litre de kombucha à partager...

La lune se mit à scintiller, créant des reflets zébrés sur son visage.

Je me mis à siffler un vieux chant indien, appris chez les scouts.

Elle tourna son regard vers moi. Approcha.

**Elle n'avait rien à perdre, les fous savent souvent des choses que les autres ignorent.**

Diana

**Le spectacle devant ses yeux l'irrita.**

La fée camomille et la fée du logis, se disputaient un paquet de pâtes !

Là, juste en bas ! devant tous ces mortels, rassemblés pour observer leurs bacchanales !

Un comble !

Alors même qu'il avait réuni toute son équipe de fées pour secourir l'humanité de ses maux, et ce, pas plus tard que la lune dernière !

Elles se donnaient en spectacle, apprêtées en simples humaines, portant des jeans et des baskets Nike. La fée du logis avait savamment déguisé sa baguette magique en débouche WC, et acheté des montagnes de rouleaux de PQ, pour que ce soit crédible !

Les humains penseraient gastro, WC bouchés, et le tour était joué !

Seulement, la fée camomille ne l'entendait pas de cette oreille et l'avait fait glisser en plein milieu de la place, avec un jet de gel hydroalcoolique, fabriqué en incantant dans le silence, un quart de seconde. Elle était très douée ! elle avait tout appris de Merlin, son prêtre enchanteur et farceur.

Elle le considérait comme son propre géniteur. Mais elle ne supportait pas qu'il passe trop de temps en tête à tête avec la fée du logis, ça l'agaçait.

Et ce matin-là, il avait eu le don de l'agacer au plus haut point, en offrant à fée du logis, une toute nouvelle baguette magique transformable.

Elle était en colère et les agissements excentriques de la fée du logis, l'exaspéraient.

Et puis, en ces temps sans trop d'humains dans les rues, il n'y avait qu'aux supermarchés qu'elles pouvaient un peu se distraire, même si elles passaient pour des chiffonnières !

Merlin, posa sa tasse de café un peu tiède et ouvrit son gros livre en cristaux. Il y piocha une incantation de confinement adaptée à l'une et l'autre.

Il se pencha, souriant, par la fenêtre, tourna sa tête sur 360 ° et laissant ses yeux s'écarquiller. Il prononça la formule du confinement :

« Covidi ! Covida ! 18 et 19, à l'envers du 3 !! Gigli, glouglou, chic coc ! »

Des barreaux commencèrent à se dessiner autour des deux fées. Du lierre se mit à émerger d'entre les fissures, les baguettes magiques congelèrent, leurs sourires se figèrent.

Elles étaient devenues sculptures, sur la place de la commune, face à la grande surface Auchan.

Les passants prendraient des photos lors de leurs laisser passer dérogoires, pensa Merlin...

**« J'espère que ça suffira » conclut ce dernier, en remettant le livre à sa place.**

Diana H, princesse de l'éphémère.

**« Qu'est-ce que c'est que ce merdier... », marmonna Merlin.**

**Une tasse de café à la main, il venait de sortir sur son balcon et le spectacle devant ses yeux avait tout lieu de l'irriter.**

La foule silencieuse avait encore grossi depuis la veille. Il se demandait si d'autres étaient venus s'agglutiner autour du noyau initial, ou si certains étaient repartis, remplacés par des arrivants encore plus nombreux.

Les premiers s'étaient postés là il y a une dizaine de jours. Au début, c'est à peine s'il avait prêté attention à ces quelques personnes, disséminées sur les bancs de la place, silencieux, immobiles. Pas vraiment gênant, comme voisinage, et puis, il était propriétaire de son appartement, deux pièces assez quelconques avec vue sur la place, pas de la place elle-même, où chacun était libre d'aller, venir, ou même rester.

Mais chaque jour les immobiles étaient plus nombreux. Imperceptiblement, au début. Au bout de combien de jours Merlin a-t-il eu conscience que la foule augmentait sans cesse?

La grande blonde en manteau de lainage, appuyée contre le mur de l'ancienne laverie, elle était déjà là hier? En tous cas, pas au même endroit. Enfin il ne savait plus avec certitude. Ce qu'il savait c'est qu'ils étaient bien trop nombreux, et que c'était encore pire qu'hier, et que sa patience était à bout. Si au moins ils demandaient quelque chose. Une révolte, une prière, un appel au meurtre, n'importe quoi plutôt que ce silence vaguement accusateur.

Il n'allait pas pouvoir se tenir à l'écart indéfiniment. Il prit une décision.

« Hep! », appela-t-il mezzo voce.

Le petit noir au crâne rasé, un des plus proches du balcon de Merlin, leva la tête. Merlin lui fit signe d'entrer dans l'immeuble.

Autour de lui, la foule sembla exhaler un soupir, bien que personne ne bougeât ni ne manifestât d'émotion particulière.

Au premier étage, Merlin l'attendait devant sa porte ouverte. Il lui tendit la main. « Kevin-Antoine, enchanté », dit le petit.

Il devait avoir dans les 30-35 ans. Un visage assez ingrat, avec des yeux un peu trop rapprochés.

« Alors ? » demanda Merlin une fois la porte refermée derrière eux.

« Alors nous attendons un miracle » dit Kevin-Antoine.

« Et vous imaginez que je peux faire des miracles? Vous croyez à ces fariboles? »

« C'est vous qui avez déclenché tout le truc, enfin cette histoire de dominos, réaction en chaîne, principe d'incertitude, enfin j'ai pas tout compris, des trucs compliqués, quoi. Des trucs que vous avez lu dans des livres d'avant »

« Les livres d'avant, comme vous dites, n'expliquaient pas tout, il faut s'arrêter avec la prétendue sagesse de nos ancêtres. Ils ont merdé, grave, nos ancêtres »

Merlin se dit qu'il ne parviendrait pas à convaincre Kevin-Antoine, mais qu'il lui fallait d'urgence une idée pour que la foule cessât de grossir sous ses fenêtres.

« Venez, je vais vous donner un remède, ou du moins une piste »

Il le précéda dans la cuisinette, dont les étagères croulaient sous les livres. Il en prit un au hasard, avec une couverture très usée. Il l'ouvrit à une page encore marquée d'une pliure.

« Lisez, et transmettez au monde ces paroles. Ce livre est très ancien, et très sage »

Le petit lut silencieusement, plusieurs fois, pour bien mémoriser les phrases.

Merlin le regardait avec ce qui pouvait peut-être passer pour de la sympathie.

« Ça ira? Laissez le livre ici, j'ai confiance en vous, vous pourrez vous souvenir de tout. Le mieux est maintenant que vous retourniez en bas ».

Le petit sourit, pour la première fois.

« J'espère que ça suffira ! », conclut ce dernier, en remettant le livre à sa place.

Fabienne

« Qu'est-ce que c'est que ce merdier... » marmonna Merlin. Une tasse de café à la main, il venait de sortir sur son balcon et le spectacle devant ses yeux avait tout lieu de l'irriter.

Il fit tomber sa tasse par effet de stupeur. Il n'en croyait pas ses yeux. Toute la ville était figée. Était-ce encore un coup d'Arthur ? Ce petit maladroit qui ne manipule pas les choses comme il se doit ? Ce même peureux qui n'ose pas affronter la vérité en face ? Mais ce n'était pas la première fois qu'il devait réparer une de ses bêtises. Merlin dut impérativement trouver un remède à ce sortilège, mais quoi ? Il regarda dans tous ses grimoires, toutes ses notes. Il trouva enfin, dans un de ces livres plus vieux que lui. Le sort qui inversait toute erreur de magie compensait énormément d'énergie. Le sort devait être accompli ainsi, il fallait regarder un ou plusieurs objets ensorcelés. Dans le cas où tout un espace était impacté, il fallait obligatoirement le faire dehors. Alors il respecta le protocole, il alla sur son balcon pour exercer au plus vite la formule. Il prononça ces quelques mots : « Ô Mère Nature, la vie est très dure. Faire de la magie a toujours un prix. C'est pourquoi je vous donne mon énergie magique, pour que vous libériez cette ville magnifique ». Il se sentit épuisé, mais il fallait tout de même attendre quelques heures pour que le sort soit levé. Merlin alla à l'étagère.

« J'espère que ça suffira ! » conclut ce dernier, en remettant le livre à sa place.

Julie

« Qu'est-ce que c'est que ce merdier... », marmonna Merlin.

Une tasse de café à la main, il venait de sortir sur son balcon et le spectacle devant ses yeux avait tout lieu de l'irriter.

Un de ces bordels ! Un truc sans nom ! Ou plutôt si, il aurait mérité qu'on lui attribue celui du p'tit couillon qui lui servait d'apprenti. Un prix Nobel du foutoir celui-là, même si Nobel n'était pas encore né... Tout était sens dessus dessous : les fioles, les marmites, les vaches, les veaux, les épices, les cochons, les grimoires. Dispersés les uns dans les arbres, les autres dans les buissons, quand les taureaux, eux, ne se mettaient pas à nager dans

l'étang !

«Et je vais faire quoi de tout ça moi hein ?! Réparer sa connerie ?! Avec le baobab que j'ai dans le creux de la main ? Tiens, baobab... joli mot que je viens d'inventer là... Houmpf... Où est-il ? Où est-il ? Il est où ? MAIS IL EST OU ??? Une incantation vite... pour le faire apparaître, et fissa, et peu importe la tenue dans laquelle il est... à poil de préférence ! Ca caille tellement dehors que ça lui donnera une bonne leçon à cet avorton !»

Merlin fulminait. C'est alors qu'il se rappela que le drôle jouait au Quidditch à cette heure-ci. Il fallait bien qu'il soit doué pour quelque chose. Finalement il l'aimait bien ce petit, à trimballer son balai partout. Un balai qui vole, tu le crois ça ? Surtout pour un gosse d'une maladresse telle qu'il faut tout le temps nettoyer derrière lui... Et aujourd'hui il ne dérogerait pas à la règle... trop bon trop... trop Merlin...

Harry pointa le bout de son nez lors du grand ménage. C'était l'occasion de lui enseigner un tour de plus. Peut-être réussirait-il celui-ci après tout ! «RANGIBUS BORDELUS ! ... RANGIBUS BORDELUS ! ... .. MAIS RANGIBUS BORDELUS DE DEUS !!!» Ce ne sera pas pour aujourd'hui... Harry dut se résoudre à finir de ranger à la main...

« J'espère que ça suffira ! », conclut ce dernier, en remettant le livre à sa place.

Anne SC

« Qu'est-ce que c'est que ce merdier... », marmonna Merlin. Une tasse à café à la main, il venait de sortir sur son balcon et le spectacle devant ses yeux avait tout lieu de l'irriter.

La librairie était ouverte !

Cette boutique était fermée depuis des dizaines d'années et ça lui allait parfaitement. Il avait horreur des livres et ça depuis tout petit. Il n'avait aucun bon souvenir d'aucun livre que ce soit dans son enfance ou pendant ses études : jamais un livre ne lui avait donné quelque émotion que ce soit ! Bien que Merlin ne soit pas lecteur, il était tout de même curieux. Il décida donc d'aller voir ce nouveau commerce de quartier. Il s'habilla rapidement et descendit dans la rue. Il resta tout d'abord sur le trottoir d'en face, allant l'air de rien jusqu'à la boulangerie. Puis il traversa la rue et passa une première fois devant la librairie, puis une deuxième fois où il osa s'arrêter devant la vitrine. Et là, horreur, il n'y avait que des livres pour enfants ! Mais quelle idée ! Merlin était totalement perdu dans ses pensées, tellement qu'il n'entendit pas arriver Isabelle, la libraire. « Bonjour ! » Merlin tourna la tête, rougit des pieds à la tête. « Euh, bonjour ! »

Isabelle lui sourit chaleureusement : « Mais entrez donc ! J'ai ouvert ce matin, vous êtes mon premier visiteur ! »

Merlin se sentit idiot devant la jolie Isabelle. Comment lui avouer son désamour des livres. Il ne voulait pas la vexer. Du coup il ne dit rien et entra dans la boutique. Isabelle était tellement heureuse qu'elle lui fit la visite complète de la librairie, lui parlant de ses livres favoris, ceux de son enfance, et osa même lui montrer ceux qu'elle aimait le moins. Et plus elle parlait, plus Merlin la trouvait merveilleuse. Il se mit même à feuilleter les livres sans s'en rendre compte. Il la remercia, lui souhaita bonne chance pour sa première journée et s'en alla. Arrivé devant sa porte, Merlin fit demi tour et fonça chez la fleuriste, choisit un bel œillet bleu et retourna à la librairie. La boutique s'était remplie. Merlin se glissa à l'intérieur et prit dans les mains un des albums dont Isabelle lui avait parlé. *Le géant de Zeralda* : son préféré, lorsqu'elle était petite fille. Il sortit une de ses cartes de visite et la glissa à l'intérieur du livre, accompagné de la fleur.

«J'espère que ça suffira !» conclut ce dernier, en remettant le livre à sa place.

Anonyme

Ce jour là, le soleil était là, mais le temps froid. Une fois finie sa journée de travail, Stéphane jouait à un jeu d'écriture collective. À tout le moins, essayait-il, car l'inspiration ne venait pas...

Il avait beau se creuser la cervelle, utiliser des ressorts comme chercher un mot au hasard dans le dictionnaire, rien à faire, il avait le vertige de la page blanche.

Et quand au bout de plusieurs heures, le front en sueur et la main moite, il avait réussi à aligner quelques phrases hésitantes, il se disait que jamais il n'arriverait à montrer ça à qui que ce soit, et il jetait la feuille à la



poubelle.

La nuit, il rêvait qu'il tombait à l'intérieur d'une immense page planche, mais comme c'était une page blanche, sa chute n'avait pas de fin. Ou bien il se trouvait devant une feuille et quand il tentait d'approcher son stylo, la feuille reculait, si bien qu'il n'arrivait jamais à poser le premier mot.

Il mit en place un rituel qu'il suivit avec une discipline de fer : écrire tous les matins 6 phrases avant le petit déjeuner, même si elles n'ont aucun sens et ne s'articulent pas les unes avec les autres, même si elles paraissent pauvres et mal agencées, même si le verbe n'est pas placé au bon endroit et l'adjectif pas exactement adéquat. Mais cela n'eut qu'un seul effet, pour le moins désastreux: il cessa de manger son petit déjeuner, et commença à maigrir à vue d'oeil. Au bout de quelques semaines, il était devenu tellement maigre qu'il flottait dans ses vêtements, si bien qu'un jour sa femme, pensant ranger les habits de son mari (tout en râlant parce que ce n'était pas son boulot) le rangea sur un cintre à l'intérieur de leur armoire. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle entendit une petite voix lui crier depuis l'armoire : « Chérie, sors-moi de là! »

Ce fut le signal, il était temps d'arrêter ce rituel qui de toute façon, ne lui permettait pas d'écrire un seul mot. Stéphane n'était pas du genre à laisser tomber. Il alla consulter un grand médecin, spécialiste des angoissés de la page blanche, qu'il paya une fortune. Celui-ci l'écouta avec attention et lui prescrivit des gélules à prendre matin et soir.

Et en effet, sous l'effet des gélules, il se mit à écrire frénétiquement. Au début il fut ravi, mais il se rendit vite compte que son écriture, de laquelle il n'était absolument plus maître, était totalement illisible. De vraies pattes de mouches. Il retourna voir le médecin, qui l'écouta à nouveau avec attention, avant de décréter qu'il fallait augmenter la dose. Et là, Stéphane devint carrément incontrôlable. Il écrivait partout, sur les murs, sur la table pendant le dîner, il écrivait avec sa fourchette et en mettait partout, au bureau, lorsqu'il faisait les courses ses listes étaient infinies si bien qu'il dévalisait le magasin... Résultat, il fut renvoyé de son poste, interdit de pénétrer dans les boutiques du quartier, et sa femme menaça de la quitter. Stéphane dut abandonner le traitement.

Il entra alors dans une grande dépression. Par chance, ayant eu l'idée géniale de traverser la rue au bon moment, il retrouva rapidement du travail. Sa femme, qui l'aimait beaucoup – et s'appelait Mathilde, arrêtons de l'appeler « sa femme », car elle est une entité aussi, avec des désirs propres, des émotions et même des idées ! – Mathilde donc était triste de le voir si abattu. Elle se mit à chercher une solution.

« Je sais! » s'écria-t-elle un jour. « Si tu es angoissé de la page blanche, tu n'as qu'à écrire sur une page noire! Avec un stylo blanc! »

Stéphane resta d'abord interdit. Puis il se frappa le front ! Bien sûr ! Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ? « Tu es un génie ! » dit-il à Mathilde, et il l'embrassa avant de courir à la papeterie acheter un gros paquet de feuilles noires. Ce fut un déclic. Il se mit à écrire des romans, des essais, des pièces de théâtre, plus rien ne l'arrêtait. Bien sûr au début, il écrivait maladroitement, oubliait des mots, bâclait des chapitres, mais il n'avait plus peur de se lancer, et comme c'est en écrivant qu'on devient écrivain, il gagna rapidement en style et en adresse, affina sa plume, renforça son vocabulaire. Et puis il avait cette particularité qui plut tout de suite aux éditeurs: écrire sur du papier noir, ça ne s'était jamais vu! On repérait tout de suite son manuscrit dans le lot, ça intriguait, bref, ça fonctionnait!

Ainsi devint-il, les années passant, l'un des écrivains les plus reconnus de son temps.

**Aurait-il imaginé, un jour, un jeu d'écriture animé par Anne D. l'amenerait, vingt ans plus tard à recevoir le prix Nobel de Littérature ?**

Camille

**Il savait que cela ne faisait que commencer. Le plus dur était à venir, rien ne l'y avait préparé. Il s'était laissé berné comme les autres.**

Au début, quand ils avaient commencé à arrêter les bouds, Il avait suivi l'actualité de loin, il n'était pas concerné, il était français et ne croyait pas en Dieu, il vivait sa vie tranquille, le travail, la vie de famille, les enfants, les amis. Il ne put pas rester à l'écart longtemps, à la radio, dans les journaux sur les affiches, on ne parlait plus que de bouds. En quelques jours, ils étaient devenus des pestiférés, des voleurs, des malades. Dans les journaux, on voyait des caricatures des bouds qui paraît-il avaient une oreille plus courte que l'autre ce qui

permettait de les reconnaître. Bientôt, sur certaines vitrines de magasin on vit apparaître l'inscription « boudin », comme une insulte. Lui même regardait autour de lui avec suspicion comme si un boud allait l'attaquer et mettait ses enfants en garde afin qu'ils ne les fréquentent pas.

Quelle ne fut pas sa surprise quand il reçut une convocation de la police lui demandant de se présenter le lendemain au commissariat. Il s'y rendit calmement vu qu'il n'avait rien à se reprocher.

Une longue file serpentait devant lui. Quand ce fut son tour, il apprit que son arrière grand-mère maternelle était boud et que par conséquent, lui aussi. Il fit valoir la nationalité française de plusieurs générations mais rien n'y fit. Il fut arrêté sans avoir eu le temps de dire au revoir à ses proches.

A ce moment, il comprit que ce n'était que le début.

La suite ne fut qu'un enfer, la faim, la crasse, le travail forcé, les coups, les vexations. Chaque jour il essayait de tenir un jour de plus. Il repensait à la propagande qu'il avait absorbé, se regardait et pensait je ne suis ni voleur, ni malade. Il touchait ses oreilles, elles lui semblaient de même longueur. Il regardait ses compagnons de misère, ils étaient semblables à lui. Alors, la honte le submergea, son égoïsme lui dévora les entrailles, il commença à sombrer.

Il découvrit que les bouds ses frères inconnus étaient généreux, attentifs, combattifs, organisés pour soutenir les plus vulnérables. L'entraide lui sauva la vie et bientôt ce fut lui qui aida les autres. Une résistance s'organisa dans le camp, des messages arrivaient de l'extérieur leur disant de tenir bon, que bientôt ils seraient libérés. Ils y croyaient à moitié mais il fallait bien raccrocher la vie à un espoir.

Un matin, derrière son baraquement, un message annonçait « on arrive ». ce devait être vrai car les bourreaux pliaient bagages, on aurait dit des lapins dévalant la colline au premier coup de feu.

Au loin, il entendit des bruits de moteur, puis de klaxons et il les vit. Tous ils coururent vers le portail qui s'ouvrit en grand.

**Il se répétait la phrase en boucle, comme si les mots eux mêmes avaient perdu leur signification ou que leur sens lui échappait. Et pourtant, ça y est, c'était fini!**

Micheline

**«Il avait neigé toute la nuit, il faisait froid. L'homme enfila ses bottes fourrées, sa doudoune grise, ses gants, et se couvrit la tête d'un bonnet. Il sortit.**

Il marchait, titubait presque pour rejoindre son véhicule, garé quelques mètres plus loin. C'est là qu'il la vit, gisante, immobile, à ses pieds.

Elle était encore chaude, criblée de trous béants.

Hébété, il s'approcha. Elle lui sembla presque familière: la symétrie de ses traits, ses proportions généreuses, même son odeur un peu sucrée...Son appétence le révolta, et le fit violemment tomber en arrière.

Peu après, il ne s'en souvenait plus exactement, il entendit les sirènes de la police. La neige s'était remise à tomber, et ses flocons recouvraient peu à peu la scène du crime.

«Mercredi 25 mars (...)appel de Mr X(...) constatons sur place, ce jour que le supposé corps est en réalité une gaufre(...)recouverte de confiture de fraise et de sucre glace(...)Mr X placé en cellule de dégrisement(...).

**L'inspecteur venait de finir son café, il lut le rapport et éclata de rire.**

Rachel

**Il était une fois un violoncelle ayant trouvé domicile chez une débutante. Les fausses notes et les crissements de l'archet lui écorchaient les oreilles. Il rêvait d'une carrière internationale, des applaudissements des foules en liesse.**

Il se trouve que la soeur aînée de la débutante jouait du violon, et en jouait fort bien. Toute la famille était en admiration devant elle. C'est pourquoi, lorsque l'on proposa à la cadette de choisir un instrument, elle opta pour le violoncelle, pour la simple raison qu'il était plus gros, et donc plus voyant, que le violon. Mais en réalité, elle n'avait aucun goût pour la musique. Son rêve était de se lancer dans la bande dessinée. Aussi le violoncelle fut-

il relégué rapidement dans un débarras. Quelques années plus tard, à l'occasion d'un vide-grenier du quartier, la famille décida de s'en débarrasser, et le proposa à la vente pour une somme très modique. Un musicien désargenté passant par là le vit, l'essaya et se rendit compte au premier coup d'archet des merveilleuses sonorités que l'on pouvait en tirer. Il l'acheta sur le champ. Il l'amena à un luthier de ses amis qui le remit à neuf. Et c'est ainsi qu'un soir de Noël, **il eut la joie de jouer en public, en duo avec un basson de ses amis. Et ils furent chaleureusement applaudis !**

Marie-Thérèse

**Il était une fois un violoncelle ayant trouvé domicile chez une débutante.**

**Les fausses notes et les crissements de l'archet lui écorchait les oreilles .**

**Il rêvait d'une carrière internationale, des applaudissements des foules en liesse.**

Et le violoncelle se souvient ...

La débutante m'a emmené chez un grand professeur, sévère mais formidable,

J'ai écouté tout ce qu'il disait et j'en vibraient tout seul.

L'élève qui s'appelait Ostinata (obstinée) m'a pris dans ses bras et on a appris à jouer ensemble pendant 25 ans...

Le professeur a maintenant une grande barbe blanche et, de moi viennent des sons sublimes et profonds.

Ostinata trop émue pleure et moi je suis enchanté.

**Un soir nous avons joué ensemble avec un basson de nos amis à Tokyo et nous avons été chaleureusement applaudis.**

Marion

**«Oh my god !» Oui, quand je suis surprise, je ne m'exprime qu'en anglais. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute une réminiscence de mes années à Oxford quand j'étais étudiante...**

Chinois traditionnel : 但是, 是的, 我很驚訝, 因為你想像那天早上有一個發送問題!!

由於你們這麼多人, 我意識到我們的箱子有被堵住的危險...

因此, 我承諾在第二天發送一份通訊, 但不完全確定我可以遵守我的承諾, 我不喜歡... 因此, 我向未來的人們保證, 如果他沒有收到任何東西, 他會在網站上找到一切! 不用說, 我立即呼吸它, 並立即更好!!!

所以, 有了這些»拍曲«, 我甚至很善良, 可以多花兩個小時來迷于寫作的樂趣! 我承諾做所有這些連結工作, 直到晚上11點, 這仍然是巨大的!!!, 晚上7點左右, 我發現自己有一本用繁體中文寫的文字...不, 但你好, 什麼, 坦率地說, 這不是因為我們限制, 我們必須在這一點上接近精神錯亂!!! 所以我去了'O' (我也不想給他們做廣告... 瞭解這篇課文的含義... 我到了這個!!! 所以我開始用德語說: \*

phonétique : (dàn shì, shì de , wǒ hěn jīng yà , yīn wéi nǐ xiǎng xiàng nà tiān zǎo shàng yǒu yí gè fā sòng wèn tí !! chéng nuò zài dì èr tiān fā sòng yí fèn tōng xùn , dàn bù wán quán què dìng wǒ kě yǐ zūn shǒu wǒ de chéng nuò , wǒ bù xǐ huān ... yīn cǐ ! wǒ xiàng wèi lái de rén men bǎo zhèng , rú guǒ tā méi yǒu shōu dào rèn hé dōng xī , tā huì zài wǎng zhàn shàng zhǎo dào yí qiè , bú yòng shuō , wǒ lì jí hū xī tā , bìng lì jí gèng hǎo , yǒu suǒ yǐ , yǒu le zhè xiē « pāi qǔ », wǒ shèn zhì hěn shàn liáng , kě yǐ duō huā liǎng gè xiǎo shí lái mí yú xiě zuò de lè qù , wǒ chéng nuò zuò suǒ yǒu zhè xiē lián jiē gōng zuò , zhí dào wǎn shàng 11 diǎn , zhè réng rán shì jù dà de !!! èn , wǎn shàng 7 diǎn zuǒ yòu , wǒ fā xiàn zì jǐ yǒu yī běn yòng fán tǐ zhōng wén xiě de wén zì ... bù , dàn nǐ hǎo , shén me , tǎn lǜ de shuō , zhè bù shì yīn wéi wǒ men xiàn zài , wǒ men bì xū zài zhè yī diǎn shàng jiē jìn jīng shén cuò luàn !!! suǒ yǐ wǒ qù le 'O' , wǒ yě bù xiǎng gěi tā men zuò guǎng gào ) ... liǎo jiě zhè piān kè wén de hán yì ... wǒ pèng dào le zhè ge !!!! suǒ yǐ wǒ kāi shǐ yòng dé yǔ shuō ) : \*

**«Das werde ich nie vergessen !» Oui, quand je suis en colère, je ne m'exprime qu'en allemand. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute que la langue s'y prête, elle !**

\* Traduction du chinois traditionnel par @#&@# translate : Mais oui, j'étais extrêmement surprise car figure-toi qu'il y avait eu un problème d'envoi le matin même!!

Et comme vous étiez très nombreux, j'ai réalisé que notre boîte risquait d'être bloquée...

Je m'engageai donc à envoyer une newsletter dès le lendemain, sans pour autant être totalement sûre de pouvoir tenir mes engagements, ce que je n'aime pas... Du coup j'assurai mes arrières en disant aux futures personnes de la future newsletter que si elles ne recevaient rien, elles trouveraient tout sur le site ! Inutile de te dire que j'en respirai d'emblée tout de suite bien mieux! OUF!!!

Du coup, avec tout ce pataquès, j'eus même la gentillesse d'octroyer deux heures de rab supplémentaire pour s'adonner aux plaisirs de l'écriture! Et je m'engageai à faire tout ce travail de mise en lien jusqu'à 23 H, ce qui est tout de même énorme!!! Et bien figure-toi qu'à 19 h environ, je me retrouvai avec un texte écrit en chinois traditionnel... Non mais allo, quoi, franchement.... C'est pas parce qu'on confine qu'il faut à ce point frôler le délire!!! Et donc je me rendis sur @#&@# (je ne voudrais pas non plus leur faire de la pub)... pour comprendre ce que ce texte là voulait dire... Et figure-toi que je tombe sur ça!!!! Du coup je me suis mise à éructer en allemand : «Das werde ich nicht vergessen» Oui, quand je suis en colère, je ne m'exprime qu'en allemand. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute que la langue s'y prête, elle!

Natascha

«Oh my god!» Oui, quand je suis surprise, je ne m'exprime qu'en anglais. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute une réminiscence de mes années à Oxford quand j'étais étudiante...»

«A che ora mangiano» Oui, quand j'ai faim, je ne m'exprime qu'en italien. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute cette passion familiale pour les lasagnes.

«J't'aime à gavé» Oui, quand je suis amoureuse, je ne m'exprime qu'avec l'accent du sud-ouest. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute l'habitude, depuis 17 ans.

«Mai kaumaha 'oe ia 'oe iho» Oui, quand je me sens zen, je ne m'exprime qu'en hawaïen. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute le tempo, laisse toi porter.

«Ego mirabilis» Oui, quand je me la pète gratuitement, je ne m'exprime qu'en latin. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. J'imagine que ça brouille les pistes, un truc d'avocat.

«C'est vraiment la merde» Oui, quand je suis blasée, je ne m'exprime qu'en français. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Enfin...si je sais.

«Asihlanganyele» Oui, quand je suis heureuse, je ne m'exprime qu'en zoulou. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute une joie de vivre intérieure à répandre autour de soi.

«Das werde ich nicht vergessen» Oui, quand je suis en colère, je ne m'exprime qu'en allemand. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute que la langue s'y prête, elle!

Rachel

«Oh my god !» Oui, quand je suis surprise, je ne m'exprime qu'en anglais. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute une réminiscence de mes années à Oxford quand j'étais étudiante.

Un couple de touristes chinois venait de sonner à ma porte pour me demander par le truchement du traducteur de google de les héberger pour la durée du confinement. Ils étaient arrivés dans la nuit par avion de la zone chinoise qui venait de retrouver la liberté de circuler. Ils avaient beaucoup apprécié le confinement, ils aimaient la cuisine française et s'étaient donc dit qu'ils allaient profiter du confinement qui venait de commencer en France pour se faire inviter et ainsi apprendre à la fois la langue et comment cuisiner à la française. Ils avaient sonné chez moi au hasard, ils trouvaient charmant mon petit 2-pièces de 30 m<sup>2</sup>, le canapé du séjour leur convenait parfaitement.

J'ai tenté de les renvoyer, mais chez qui ? Je trouve déjà mon espace vital un peu petit, je n'ai aucun talent pour la cuisine de quelque origine qu'elle soit, je n'ai aucune envie d'apprendre le chinois car je parle déjà couramment anglais, allemand et français bien sûr. Mais pas moyen de m'en débarrasser, ils avaient déjà déballé leurs affaires, vidant mon buffet de sa vaisselle pour se faire de la place !

«Das werde ich nie vergessen !» Oui, quand je suis en colère, je ne m'exprime qu'en allemand. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute que la langue s'y prête, elle !

Brigitte

«Oh my god !» Oui, quand je suis surprise, je ne m'exprime qu'en anglais. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute une réminiscence de mes années à Oxford quand j'étais étudiante...

Quelle crâneuse celle-là, j'ai pensé en la regardant alors qu'elle pérorait tout en jouant avec le pied de sa coupe de champagne. Elle virevoltait d'un groupe à l'autre et c'est moi qui avais le tournis. Sans m'en rendre compte, je ne l'ai pas quittée des yeux de la soirée. Elle a fini par remarquer l'attention que je lui portais et s'est approchée de moi avec un verre, m'invitant à trinquer. Surpris, je lui ai demandé quel était son lien avec les gens de la maison. Elle a mis son doigt sur sa bouche, chut... secret secret. Nous étions tous deux dans l'encoignure de la porte-fenêtre. Elle l'a ouverte en me faisant signe de la suivre. Dehors, dans le ciel noir bleu nuit, l'étoile du berger, aveuglante. J'avais un air d'opéra en tête... Noi ci darem la mano, tu mi dirai di sì ... Dans l'odeur sucrée des magnolias, sa robe tomba tout de suite quand ma hâte la délia. Elle prononça d'une voie flûtée des mots que je n'ai pas compris.

Une ombre gigantesque m'a soudain caché le ciel. Le commandeur a attrapé mon amante par le bras et s'est mit à hurler : «Das werde ich nie vergessen !» Oui, quand je suis en colère, je ne m'exprime qu'en allemand. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute que la langue s'y prête, elle !

Claire

«Oh my god !» Oui, quand je suis surprise, je ne m'exprime qu'en anglais. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute une réminiscence de mes années à Oxford quand j'étais étudiante...

« Inch'allah ! » Oui quand j'espère, je ne m'exprime qu'en arabe, Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute la seule phrase que m'ont transmise mes parents...

« Al mondo siamo io e te ! » Oui quand j'aime, je ne m'exprime qu'en italien. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute que les premières chansons d'amour apprises étaient en italien...

«Das werde ich nie vergessen !» Oui, quand je suis en colère, je ne m'exprime qu'en allemand. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Sans doute que la langue s'y prête, elle !

Ethel

Photos/dessins reçus









